FRC 4 29105. 1
Case
Frc
24383

DISCOURS

Prononcé le 15 Avril 1791, dans la Société des Amis de la Constitution de Lyon, séante dans la Salle du Concert; par M. REY, Curé de Dardilly, Membre de ladite Société.

CITOYENS,

ENFIN donc, nous possédons parmi nous, ce digne pasteur, depuis si long-temps l'objet de nos desirs et de nos plus vifs empressemens, ce pasteur qui ne doit son élévation et notre choix qu'à son propre mérite! mérite respecté par la calomnie elle-même; mérite acquis par une longue suite d'années, de travaux et de vertus; mérite reconnu et justement apprécié par les plus grands connoisseurs en ce genre, et pour tout dire enfin, mérité déja si dignement récompensé par la confiance et l'intimité de l'immortel Mirabeau lui-même.

THE NEWBERRY LIBRARY

Mirabeau ! grand Dieu ! quel nom m'est échappé ! quel souvenir douloureux ! quel deuil universel pour la France, pour l'Europe entiere ; que dis-je ? pour tous les hommes ! Autrefois, quand Louis XII expira, un héraut plongé dans la tristesse, crioit d'une voix étouffée par les sanglots : *François, le pere du peuple est mort.* A ce mot, le plus beau, le plus sublime de tous les éloges funebres, on ne voyoit de toutes parts que des torrens de larmes, on n'entendoit que des soupirs déchirans ; chaque famille croyoit avoir perdu son pere, son ami, son protecteur, et jusqu'à l'avénement de Louis XVI, son émule dans toutes ses vertus, cette perte a été jugée irréparable. Quel sera donc aujourd'hui notre accablement, notre désespoir ? Génie tutélaire de la France, nous auriez-vous délaissés ? Non, tremble, Porsenna ; notre Muscius Scévola a expiré, mais la France entiere a hérité de ses sentimens, comme de ses bienfaits. Son amour ardent pour la liberté vit tout entier dans tous nos cœurs.

Mais je m'égare, Messieurs, j'entreprends, sans y penser, un éloge trop au dessus de mes forces ; je n'écoute que la douleur profonde qui me pénetre ; mais la douleur peut-elle suppléer à cette éloquence mâle et rapide qui entraîne, qui embrase les cœurs ? D'ailleurs, plus on sent, plus on est touché, et moins on abonde en expressions. Pour louer un Turenne, il fallut un Fléchier ; pour louer un Condé, il fallut un Bossuet, et pour louer dignement un Mirabeau, il faudroit le dieu de l'éloquence, que dis-je ? il faudroit Mirabeau lui-même.

Je reviens donc à mon premier sujet, seul capable aujourd'hui de nous consoler, sujet pour lequel j'ai droit d'espérer, Messieurs, votre indulgence pour moi, et votre attention, puisque cet important sujet a un rapport direct et essentiel à la tranquillité publique. Ce pasteur dont le mérite seul a fixé le choix pres-

qu'unanime de nos concitoyens, rétablira, n'en doutons point, la concorde parmi nous, et réunira les cœurs malheureusement divisés, mais qui, sans doute, ne le sont, que pour ne pas vouloir s'entendre, ou parce qu'on écoute avec trop de facilité des conseils pernicieux dictés par l'ignorance, la fourberie, l'orgueil, et mille autres passions ennemies du bien public. Ah ! si nous voulions sincérement nous pénétrer de ce que nous devons à la religion et à la patrie; si nous voulions seulement considérer que nous sommes chrétiens et François, ô mes chers concitoyens, combien les prétextes dont on se sert pour vous égarer, vous paroîtroient foibles et absurdes !

J'ai souvent examiné d'où pouvoient naître tant de contradictions qui nous divisent et nous aigrissent mutuellement, et je vous avoue que je n'ai apperçu d'une part dans ceux qui nous égarent que mauvaise foi, et de l'autre, dans ceux qui se laissent égarer, qu'un refus opiniâtre de s'instruire. Jugez-en, Messieurs, par un simple exposé de quelques raisonnemens, que vous trouverez, je crois, à la portée des moins clairvoyans.

J'entends dire de tous côtés que la religion est en danger; mais qui sont ceux qui affectent de le craindre ? Souffrez, Messieurs, que je vous le dise. Ce sont bien souvent des gens qui depuis long-temps se faisoient une sorte de gloire de ne rien croire, de ne rien pratiquer de ce qu'enseigne la religion, qui blasphémoient ouvertement ce que nous adorons, qui ne prenoient jamais aucune part aux exercices publics du christianisme; en vérité, convient-il à ces mécréans de se couvrir aujourd'hui du prétexte de la religion, pour semer partout le désordre et les inquiétudes : ah ! qu'ils soient au moins de bonne foi, et qu'ils conviennent que ce n'est point le danger de la religion qui les alarme, mais la réforme des abus qui les enrichissoient à notre préjudice.

Une autre espece de séducteurs beaucoup plus dangereux, qui par-tout sonnent l'alarme, et malheureusement ils ne sont que trop écoutés. Vous me comprenez, Messieurs, et je suis forcé de vous l'avouer en rougissant, oui, ce sont ceux-là même, qui, par état, devroient être nos guides, ceux que nous sommes accoutumés à regarder comme des dépositaires de la science chrétienne, ce sont ceux-là même qui nous égarent. Ah! Messieurs, qu'il m'en coûte de les démasquer et de les combattre; mais je dois à la vérité, à la religion, à ma patrie de ne plus écouter la répugnance que mon cœur éprouve à cet égard.

Ils vous disent donc, ces guides infideles, qu'on en veut à la religion, et qu'on cherche ouvertement à nous séparer de l'église catholique; et pourquoi donc, leur demanderai-je? parce qu'on enleve au clergé des richesses et une autorité qui ne lui ont jamais légitimement appartenu, parce qu'on lui enleve des richesses que Jesus-Christ a toujours frappées d'anathême, des richesses souvent usurpées, des richesses, source de mille scandales, des richesses odieusement accumulées sur un seul individu, au préjudice d'une foule de ministres plus édifians, plus utiles et plus laborieux, des richesses enfin, qui n'ont jamais pu rassasier l'insatiable cupidité de ceux à qui on les prodiguoit?

Qui que vous soyiez qui regrettez si amérement la perte de vos richesses et qui la regardez comme une plaie mortelle faite à la religion, voulez-vous que je vous confonde en peu de mots? Jesus-Christ est né dans une étable, il a constamment vécu dans la pauvreté, il est mort enfin sur une croix; et vous qui nous dites avec tant d'emphase que vous êtes ses ministres et ses vicaires, vous voulez nager dans l'opulence! ah! voilà la véritable plaie, la plaie la plus

sanglante qu'on puisse faire à la religion ! ah ! vous pouvez bien trahir vos devoirs, vous pouvez bien vous faire à vous-mêmes une fausse conscience, mais vous ne pouvez jamais nous faire illusion au point de nous faire regarder comme inviolable et sacré ce qui fut toujours votre opprobre et notre scandale.

Je conviens cependant qu'il pourroit encore se trouver des pasteurs assez désintéressés pour faire le sacrifice et l'abandon de leurs richesses, pourvu toutefois qu'on ne touchât point à leur autorité ! mais quelle autorité veulent-ils donc ici réclamer, eux à qui le Sauveur défend si expressément toute espece de domination, eux à qui il recommande par-tout l'humilité la plus profonde, ainsi que le désintéressement le plus parfait ? quelle autorité reclament-ils donc ? est-ce l'autorité tyrannique qu'exerçoient nos prélats sur les ecclésiastiques vertueux qu'ils ruinoient, qu'ils déshonoroient à volonté par des refus de visa, par des interdits arbitraires ? quelle autorité réclament-ils ? est-ce celle de détroner les rois, d'excommunier des nations, d'armer les souverains et les peuples les uns contre les autres, d'établir des tribunaux d'inquisition, d'allumer des bûchers, d'aiguiser des poignards, de préparer des poisons ? ah ! loin de nous une pareille autorité ; elle pouvoit convenir à des monstres couronnés, aux Caligula, aux Néron, aux Domitien, mais à des chrétiens, à des prêtres ! ah ! l'idée seule en fait frémir.

Cessez donc de regretter, et encore moins de vouloir nous faire déplorer à nous-mêmes la perte d'une autorité si abusive, et de ses richesses autrefois si scandaleuses entre vos mains, et aujourd'hui si utiles entre les mains de la patrie ; mais je vous entends... une pareille réforme, dites-vous, n'appartenoit qu'à l'église, fort bien ! mais, je vous prie, quand est-ce que l'église l'auroit faite ? depuis tant

de siecles on en reconnoît la nécessité, depuis tant de siecles on la promet, et jamais on n'a pu l'obtenir, temoin le seul article de la pluralité des bénéfices : Il falloit donc enfin que l'Etat lui-même, et le corps des fideles vînt au secours de l'église pour la réformer.

Mais puisque j'entreprends, Messieurs, de réfuter les objections fastidieuses dont on fatigue journellement les oreilles et les consciences, permettez encore que je rassure ici ceux qui paroissent inquiets sur l'arrivée du nouveau prélat : n'y aura-t-il pas, dit-on, un schisme bien évident dans ce diocese ? car enfin M. de Marbœuf se disant toujours notre évêque, et n'étant déposé par aucun concile, pouvons-nous bien en sûreté de conscience, reconnoître M. Lamourette pour notre prélat ? peut-il donc y avoir deux évêques dans le même diocese?

Je vois bien, Messieurs, que vous attendez de moi quelque chose de positif. Eh bien! si vous le voulez, suivons l'exemple de Salomon. On présente à ce prince deux femmes qui se disputent la maternité d'un même enfant. Pour connoître laquelle des deux est la véritable mere, il se fait apporter une épée, et commande qu'on partage l'enfant en deux parts, et qu'on en donne une part à chacune de ces femmes. La véritable mere se fit bientôt connoître par sa tendresse et son émotion, et son enfant lui fut rendu. Or, Messieurs, nous sommes à peu près dans le même cas; voilà deux personnes qui se portent pour pasteurs de notre église; pour connoître lequel des deux est véritablement notre pere, à l'exemple de Salomon, interrogeons leurs cœurs, l'épreuve ne sera ni longue ni douteuse : l'un s'est constamment refusé à toutes nos invitations, et même encore aujourd'hui, il se déclare ouvertement l'ennemi des loix de la patrie, et par conséquent le nôtre; c'est M. de Marbœuf : l'autre, c'est M. Lamourette, connu depuis long-temps par ses travaux, ses talens et ses vertus, se

rend avec empressement à nos vœux ; nous connoissons sa fidélité à remplir tous ses devoirs, sa tendresse pour nous, son amour pour la patrie : Dieu lui-même nous l'a désigné, comme autrefois, par l'organe des fideles ; écrions-nous donc tous, à l'exemple de Salomon, oui, M. Lamourette est notre vrai pere, c'est le véritable et unique pasteur du département de Rhône et Loire, il nous édifiera par ses exemples, il nous instruira dans la chaire de vérité, il convertira les pécheurs au tribunal de la pénitence, il consolera les malades et les affligés, il disposera les moribonds à une sainte mort, il visitera l'humble chaumiere des habitans des campagnes, il réunira tous les cœurs, il étouffera toutes les haines ; enfin par ses vertus, il fermera la bouche à l'hypocrite et au calomniateur, et tout s'accomplira ainsi qu'il l'a prédit lui-même avec une sublimité vraiment prophétique.

Ce Discours ayant reçu des applaudissemens réitérés, la Société en a décidé l'impression.

WILLERMOZ, *président ;* GUILLIN, JANTET, MICOL, DESTREMX, VITET fils, PITIOT, *secrét.*